

Cinéma pour enfants Un genre en attente de continuité

Michel Coulombe

Volume 6, numéro 3, février-avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1987). Cinéma pour enfants : un genre en attente de continuité. *Ciné-Bulles*, 6(3), 26-27.

Quelle est la principale qualité que puisse avoir un film pour enfants ?

« De l'humour, un film qui a de l'humour est de bonne santé. Il faut aussi que les enfants puissent dire que le film leur ressemble. »

(Danyèle Patenaude, scénariste de **La Guerre des tuques**)

« Un film où on valorise l'affectif et les possibles de l'enfant. »

(Louise Poliquin, conceptrice de **Passe-Partout** et de **Fafouin**)

« Un film qui ait de l'humour et dont l'histoire intéresse, dès le premier abord, les jeunes. »

(Bernard Dansereau, réalisateur de **Vas-y Stéphane**)

« Un film où l'enfant puisse s'identifier pleinement aux personnages. »

(Stella Goulet, réalisatrice de **La Tirelire**)

« Il faut que l'on puisse partager l'intériorité des jeunes personnages. »

(Jean Bourbonnais, réalisateur du **Gros de la classe**)

« Un film qui divertisse, ce qui est fondamental, et qui permette aux enfants de s'identifier à certains personnages et d'en rejeter d'autres. De plus, le spectateur doit pouvoir changer d'idée en cours de route. »

(Wolfgang Tumlér, réalisateur du **Bas Rouge**)

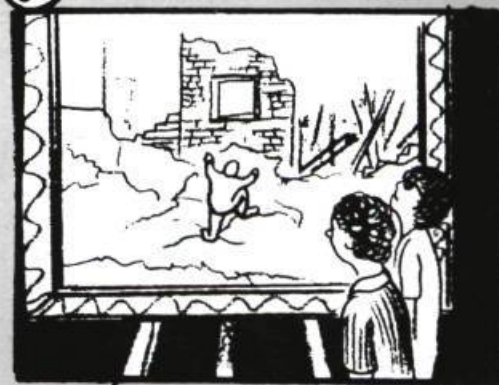
Michel Coulombe

Un genre en attente de continuité

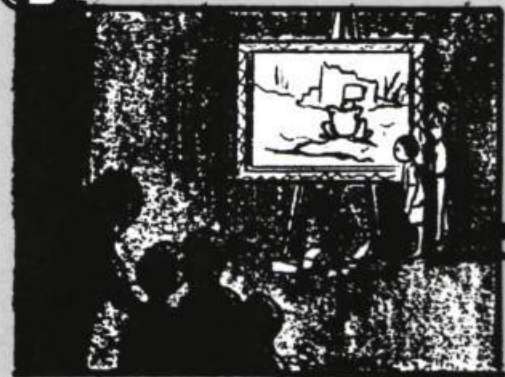
■ Le Québec, comme plusieurs pays producteurs de films, n'a pas de tradition de cinéma pour enfants. Rien à voir avec l'enviable continuité dont font preuve, avec plus ou moins de bonheur, les pays d'Europe de l'Est ou même avec l'école anglaise. Au Québec, à défaut de tradition, on a des films, courts, moyens et longs, qui se suivent de plus ou moins près. Tandis que la télévision québécoise, à commencer par Radio-Canada, mettait le paquet pour séduire les enfants d'ici, pour leur donner à voir des images qui les touchent, qui leur appartiennent, le cinéma québécois ne proposait, somme toute, que de très épisodiques rendez-vous.

Ce n'est pas la surprise causée, au début des années 70, par **Le Martien de Noël**, bousculé depuis lors par une légion d'extraterrestres de superproductions, qui a ouvert la voie au long métrage pour enfants. Elle s'est refermée derrière le film de Bernard Gosselein. Ce n'est pas non plus le durable succès des **Tacots** qui aura imposé le film pour enfants à l'Office national du film. Seul le vide a fait écho à l'achèvement. Ce n'est pas davantage le cinéma d'animation, pourtant florissant au Québec, qui a gâté les enfants et ce malgré la reconnaissance mondiale obtenue, par exemple, par **Château de sable**. Jusqu'à l'aube des années 80, cinéastes et producteurs ont semé dans le désert, un bon

33



34



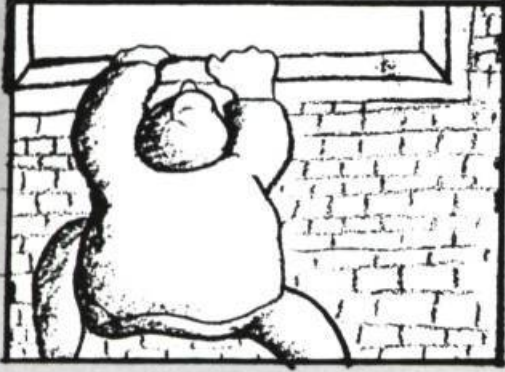
35



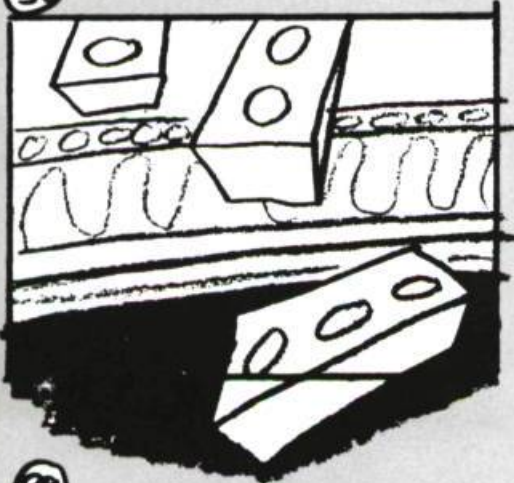
36



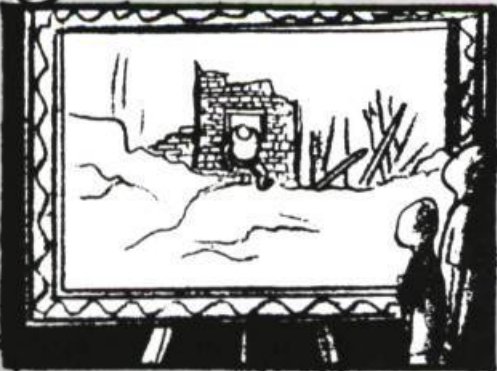
37



38



39



40



coup ici, un mauvais film là (et il est très facile de faire un mauvais film pour enfants, un film complaisant ou qui ne sonne pas juste). Pas étonnant qu'on se soit montré raisonnablement optimiste au printemps 1982 au Colloque sur le cinéma pour enfants au Québec, l'avenir, après tout, ne pouvait qu'être porteur de bonnes nouvelles.

Puis, c'est la sortie en 1983, de **La Guerre des tuques**, premier de la série des *Contes pour tous* initiée par Rock Demers, qui fait aussitôt figure de chef de file. Voilà qui régularise, et concentre en un seul lieu, la production de longs métrages pour enfants. Et elle seule. Avec cette nuance, importante, que pour élargir la clientèle, pour tromper la méfiance des adultes, pour ne pas envisager amortir les coûts de chaque film sur dix ou vingt ans, on est passé du cinéma pour enfants au cinéma pour tous. Cette même année, le Carrousel du film pour enfants de Rimouski, à sa première édition, installe un lieu de diffusion privilégié des productions destinées au jeune public.

Le temps passe et, l'air de rien, le réalisme devient l'école de prédilection des cinéastes québécois. Peut-être pour des raisons d'argent ; il est certainement moins coûteux de tourner sur la rue Bourbonnière que de mettre en images des mondes inventés. Peut-être aussi parce que dans l'esprit de **Passe-Partout** et à l'heure de la psychologie appliquée, le réalisme tient naturellement le haut du pavé. Plus encore que le courant réaliste, André Melançon, gourou malgré lui, a fait sa marque et il attend toujours celui qui fera tomber l'idole, celui qui saura imposer un style différent du sien. Avec la présence dominante de ce cinéaste, même si la relève se fait un peu attendre, le Québec domine déjà, par sa production, le marché francophone. Sans contredit, l'essentiel est à venir. ■

Story-board de **Peanut Butter Solution**
dessiné par Joyce Borenstein

PALMARÈS DU 4^e CARROUSEL DU FILM DE RIMOUSKI

MEILLEUR LONG MÉTRAGE :
Le Bas rouge
de Wolfgang Tumlér (RFA)

MEILLEUR COURT MÉTRAGE :
Le Gros de la classe
de Jean Bourbonnais (Québec)

APPRECIATION DU JURY :
L'Épouvantail
de Rolan Bykov (URSS)

MENTION SPÉCIALE :
Opération beurre de pinottes
de Michael Rubbo (Québec)

INTERPRÉTATION FÉMININE :
Christine Orbakaite
dans **L'Épouvantail**